

# léo ferré



*à Louvain en 1968.*

PAR SYMPATHIE

*Coca-Cola*

# léo ferré

Chante en Belgique :

- le 25 janvier 1971 à la Maison de la Culture de Tournai;
- le 26 à Liège;
- le 27 à l'auditoire P.-E. Janson à Bruxelles;
- le 28 au Théâtre Communal de Louvain;
- le 29 à Wavre (salle de l'hôtel de Ville);
- le 31 au Palais des Beaux-Arts de Charleroi.

Tournée organisée par le Centre Culturel de Louvain, sous le patronage de Coca-Cola.

---

# CAHIERS THEATRE LOUVAIN

Revue publiée par  
le Centre d'Etudes Théâtrales  
de l'Université de Louvain

Diffusés internationalement,  
les Cahiers intéressent un vaste public,  
celui de l'enseignement moyen,  
supérieur et universitaire,  
les étudiants des écoles d'art dramatique,  
les professeurs et les chercheurs,  
celui du monde du théâtre,  
auteurs dramatiques, acteurs,  
metteurs en scène, techniciens,  
les animateurs et les adhérents  
des maisons de culture,  
celui des bibliothèques,  
institutions et musées des arts du spectacle...  
et tous ceux, les plus nombreux,  
pour lesquels, professionnels ou amateurs,  
le théâtre constitue un réel centre d'intérêt.

Editeur : LA RENAISSANCE DU LIVRE

Place du Petit Sablon, 12  
1000 BRUXELLES (Belgique)

Abonnement : prix ordinaire : 200,— FB.  
prix étudiant : 150,— FB.

---

# léo ferré

*choisira son programme  
parmi les chansons suivantes :*

PSAUME 151  
CETTE BLESSURE  
LA MEMOIRE ET LA MER  
LA PROSOPOPEE  
PAUVRE RUTEBCEUF  
SUR LA SCENE  
PARIS JE NE T'AIME PLUS  
L'AMOUR FOU  
L'ADIEU (Apollinaire)  
LA VIE EST LOUCHE  
GREEN (Verlaine)  
A TOI  
LA « THE » NANA  
JE T'AIME  
LES POETES  
FRANCO-LA-MUERTE  
LE CHIEN  
THANK YOU SATAN  
LA MARSEILLAISE  
LE CONDITIONNEL DE « VARIETES »  
VITRINES  
LA FOLIE  
MONSIEUR TOUT-BLANC  
POETE, VOS PAPIERS!  
LA NUIT  
C'EST LA VIE  
LE BATEAU ESPAGNOL  
LE CRACHAT  
IL Y A  
PEPEE  
ROTTERDAM  
CHANSON DE LA PLUS HAUTE TOUR  
(Rimbaud)  
ECOUTE-MOI  
MADAME LA MISERE  
AVEC LE TEMPS  
QUAND JE FUMERAI AUTRE CHOSE QUE DES  
CELTQUES  
NI DIEU NI MAITRE  
LA VIOLENCE ET L'ENNUI.

Léo FERRE est né à MONACO le 24 août 1916. Son père français de naissance, était Directeur du Personnel du Casino de Monte Carlo. Sa mère est monégasque.

Etudes en Italie, Collège de BORDIGHERA. L'enfant Léo supporte mal la discipline de l'internat. Premières amertumes, premières révoltes, le voilà marqué pour la vie. Il passe son bac à Rome, fait sa philo à Monaco puis, en 1935, pour préparer une licence en Droit et Sciences Po, vient s'installer à Paris, dans le premier d'une longue liste de petits hôtels du Quartier Latin.

Mais, plus que le code et la diplomatie, le passionne la musique. Il a fait sa connaissance il y a bien longtemps, durant ses vacances, sur le piano de sa sœur aînée Lucienne. A 13 ans, en cachette, il compose sa première mélodie sur un poème de Verlaine. C'est « Soleils Couchants » qui, repris quarante ans plus tard, figure sur le disque. Sa vocation devient de plus en plus impérieuse lorsque, en 1933, il assiste au concert que dirige Ravel lui-même, le « Boléro », la « Pavane pour une infante défunte ».

Pendant la guerre, il se marie, occupe tout d'abord un emploi à Monaco, au « Ravitaillement », service de l'hôtellerie. Puis, héritant à la mort de ses tantes d'une maison sur les hauteurs qui dominent la ville, à Beausoleil, il élève quelques vaches dont il vend le lait au trot d'une mule sourde en compagnie du berger allemand Arkel 1<sup>er</sup>, comme il vend l'huile que rendent ses quelques oliviers. Cela ne dure guère, il n'y a pas de piano à Beausoleil. Le voilà à Radio Monte-Carlo où il est tout à la fois, suivant l'occasion, speaker, aide-régisseur, bruiteur et... pianiste. Il a un pied dans le « métier ». Il côtoie le monde de la chanson, il compose ses premières chansons sur des paroles de René Baër, israélite réfugié à Monaco. C'est « la Chambre », « La chanson du scaphandrier ». Et c'est alors que, compositeur inconnu éprouvant des difficultés à découvrir des paroles inédites qui lui conviennent (il n'ose pas encore s'attaquer aux grands poètes), Léo FERRE se décide à écrire lui-même ses premiers textes (« Le Temps des Roses Rouges », « L'Esprit de Famille », « L'inconnue de Londres »). Et il regagne Paris où il va essayer de vivre de sa plume, de sa musique et de sa voix.

Il débute en novembre 1946 au « Bœuf sur le Toit » où il partage l'affiche avec les Frères Jacques et le tandem Roche-Aznavor. C'est la période des Cabarets Rive-Gauche, le « Quod libet », « les Assassins ». On y gagne mal sa vie mais on y fait des rencontres. La base solide de son public actuel, ce sont ses « fans » de cette époque-là, que charme le poète tendre et que fouettent ses coups de gueule : « Les plus beaux chants, dira FERRE, sont des chants de revendications ».

En 1947, débarquant de la galère d'une tournée à la Martinique, il travaille avec Francis CLAUDE au « Milord l'Arsouille », cabaret du Palais Royal, et à la radio (« L'Île Saint Louis », « A Saint Germain des Prés », « Les Grandes Vacances », « Le Bateau Espagnol », « Monsieur Tout-Blanc »)...

Mais les journées sont difficiles, Odette sa femme, ne peut supporter davantage les incertitudes de la bohème. (C'est « La Vie d'Artiste »). Voilà trois ans que Léo FERRE lutte. Il va peut-être renoncer lorsque, en janvier 1950, à lieu une nuit au « Bar-Bac » la rencontre avec une jeune étudiante en philo : Madeleine.

C'est une femme douée, doublée d'une femme de tête. Elle prend en charge le destin du musicien-poète. Après quelques mois de vie com-

mune dans un hôtel du Quartier Latin, après un voyage en Angleterre (« Les Amoureux du Havre ») où Léo FERRE va tourner le rôle d'un pianiste dans « La Cage d'Or » de Basil DEARDEN — voyage où se situe, à WUTHERING HEIGHTS, l'anecdote de l'achat de leur premier chien, un airedale, Sammy, qui leur faussera aussitôt compagnie — ils s'installent Boulevard Pershing, et bientôt c'est le premier Saint-Bernard Askal, puis son épouse Canaille, puis Egmont, l'un de leur huit chiots. De cette époque : Paris-Canaille, l'Homme, le Piano du Pauvre, Judas, Vitrites, Graine d'Ananar, Vive la Réclame, l'Ame du Rouquin, Flamenco de Paris.

C'est dans ce même temps que Léo FERRE écrit un Opéra, « La Vie d'Artiste », que refuseront et la R.T.F. et la Scala de Milan, et un oratorio lyrique sur le poème d'Apollinaire : « La Chanson du Mal-Aimé ». La chance veut que le Prince Rainier entende chanter Léo FERRE à « l'Arlequin » et lui offre l'Opéra de Monte-Carlo où, le jeudi 29 avril 1954, Léo FERRE dirige sa « Symphonie Interrompue » et « La Chanson du Mal Aimé ».

En 1953, Léo passe en vedette américaine à l'Olympia, dans un spectacle dont Joséphine BAKER est la vedette. Il chante assis, protégé par ses lunettes et son piano.

En mai 1954, quelques jours après que Catherine SAUVAGE reçoive un Grand Prix du Disque pour son interprétation de « L'Homme », Léo FERRE est de nouveau à l'Olympia, cette fois vedette du spectacle, il chante entre autres : La Vie, Monsieur Mon Passé, Merci Mon Dieu, Mon P'tit Voyou, Monsieur William (paroles de J.R. CAUSSIMON), La Rue...

En 1956, « La Nuit », ballet-feuilleton lyrique pour la troupe Roland PETIT, d'où est extraite « Les Copains de la Neuille ». Aux éditions de la Table Ronde, paraît un recueil de poèmes « Poète, vos papiers ».

Il écrit et édite lui-même (la première imprimerie sous les toits) : Le Guinche, La Fortune, Le Temps du Plastique, Pauvre Rutebeuf, Le Temps du Tango (CAUSSIMON), La Chanson Mécanisée, l'Etang Chimérique, Dieu est Nègre, etc...

1957. Premier disque Baudelaire : Harmonie du Soir, L'Invitation au Voyage, le Léthé, la Mort des Amants, Brumes et pluie, etc...

1958. Bobino, premier d'une longue série (Les Indifférentes et Mon Sébasto, de CAUSSIMON, Comme dans la Haute, La Zizique, Java Partout).

1961. Récital au Théâtre du Vieux-Colombier (Jolie Môme, Paname, Les Poètes, Merde à Vauban (P. SEGHERS), Comme à Ostende (CAUSSIMON), La Maffia, puis à l'Alhambra (Les Temps Difficiles, Thank You Satan, Vingt Ans). C'est au cours de ce premier récital à l'Alhambra que Léo adopte Pépée, petite fille chimpanzé de quelques mois.

Rencontre avec Aragon (l'Affiche Rouge, l'Etrangère, Est-ce ainsi que les hommes vivent)...

1963. Récital à l'A.B.C. (Mon Général, Regardez-Les, Plus Jamais, Mister Giorgina, Les Tziganes). Sortie de l'album Verlaine Rimbaud (Les Assis, Green, Les poètes de sept ans). La famille FERRE va s'installer à Gourdon (Lot) dans un vieux château délabré au milieu des bois, où Léo peut se livrer à son occupation favorite : l'imprimerie, Pépée y sera à son aise et verra s'agrandir la famille : quatre autres champ', un cochon, un poney, une chèvre, des vaches, des moutons, des chiens, des chats...

1965/1966. Deux tournées au Canada. Récitals à Bobino. (La Mélancolie, Franco la Muerte, Ni Dieu Ni Maître, les 400 Coups, Miss Guéguerre).

Nombreuses interviews radiodiffusées et télévisées où se révèle son style incisif et polémiste, de libertaire qui ne saurait nuancer ses refus, ni composer avec l'Ordre.

1967. Certaines chansons de son disque paraissant en été prennent, quelques mois plus tard, une couleur étrangement prophétique (Salut Beatnik, Quartier Latin, Ils Ont Voté, La Marseillaise, Les Gares, les Ports). Les événements de Mai 68 marquent profondément FERRE. Lui qui de tout temps a donné gracieusement des galas pour les anarchistes, il a toujours parlé ce langage-là, il devient le chantre de la contestation (mot qu'il déteste), de la révolution permanente. C'est cet état d'esprit qui anime une brochure, « Mon Programme » qu'il écrit, met en page et imprime lui-même (« L'Important c'est le Pavé ») et qui colore son tour de chant présenté tout d'abord en Afrique du Nord puis durant la tournée des banlieues avec le Théâtre de la Région Parisienne en octobre 1968. Des chansons nées de Mai figurent sur le disque paru à la fin de l'année (« L'Été 68 », « Madame la Misère », « Comme une Fille », « Les Anarchistes »).

1969. Du récital Bobino au succès sans précédent, (« C'est Extra », mais aussi « La Révolution »), un critique pourra écrire : « Et voici que cette année je te retrouve. Je suis heureux Léo, de saluer ici le début de ta nouvelle carrière ».

Et un autre : « La clique de Nanterre est devenue la claqué de Bobino ».

Ce monsieur se voulait méchant, c'était un coup de chapeau, un signe : celui d'un renouveau.

Durant l'été, se reposant de cette tournée de plusieurs mois qui lui permit de constater, à Milan (Piccolo Teatro), à Rome, Genève, Bruxelles, comme à Marseille, Lille ou Clermont-Ferrand, une significative baisse de la moyenne d'âge de son public, Léo FERRE écrit tout d'un souffle un très long poème : « Lamentations devant la Porte de Sorbonne », d'où seront extraites quelques-unes de ses nouvelles chansons (« Des Armes », « La Mémoire et la Mer », « Paris je ne t'aime plus »)...

... et ce texte en coup de poing, « Je suis un Chien », qui termine le tour de chant qu'en octobre il présente, ô surprise ! devant le public de dîneurs du Don Camilo, « Le Cabaret, répète-t-il c'est l'école de l'humilité ».

Crouler la Mutualité, c'est trop facile : on l'y attend. Sa petite graine noire, il a voulu la changer de terreau. Il a voulu aussi, retrouver Paris. C'est fait : les accus rechargés — ses anciennes et de nouvelles amitiés, et l'esprit qui bouillonne, et ces jeunes qui montent, FERRE le saltimbanque a repris la route, le tour d'estrades de ses chansons.

Le vieux loup, redevenu solitaire, ne désarme pas.

#### BIBLIOGRAPHIE.

Léo Ferré, *La nuit*, feuilleton lyrique, La Table Ronde, 1956 (épuisé).  
Léo Ferré, *Poètes, vos papiers*, poèmes, La Table Ronde, 1956 (épuisé).  
Léo Ferré, *Benoît Misère*, roman, Robert Laffont, 1970, 20 F.F.  
Charles Estienne, *Léo Ferré*, poèmes et textes, Seghers, 1963. Coll. « Poètes d'aujourd'hui ».

# avec léo ferré \*

Etre bourgeois, c'est avoir des pantoufles, mais les avoir dans l'esprit. Même les gens intelligents. Moi, ce que je ne comprends pas, c'est les gens intelligents, et il y en a, qui sont fiers d'avoir la légion d'honneur. C'est extraordinaire, ça. Que les cons aiment avoir la légion d'honneur, je comprends. Mais les gens intelligents, c'est incroyable...

— C'est quoi, un type intelligent ?

— Tiens, un type qui était sensible aux honneurs : il était ce qu'il était, mais Mauriac, c'était un type intelligent. Et Jules Romains, qui est un type très intelligent, et passionné en plus, qui écrivait des choses généreuses et très près de nous, de ce que nous faisons nous autres, maintenant. Bon, ce type, il est devenu complètement gâteux, à cause des honneurs. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est qu'un type intelligent puisse avoir envie d'honneurs, fasse tout pour entrer à l'Académie Française, par exemple. Pourquoi ?

— Ionesco ?

— Ah ! oui, mais lui c'est pas un type courageux, c'est rien. Tiens, j'ai eu une histoire avec lui une fois, et c'est un dégonflé. Alors, le jour où on m'a dit qu'il voulait entrer à l'Académie, c'est comme s'il était mort. Fini.

— Ils pensent à la postérité, à la sécurité pour après leur mort, je suppose.

— Penser à ce qu'on pensera de toi plus tard ! Moi, la postérité je la conchie, ça ne m'intéresse pas. Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ? De toute façon, la terre, un jour, ça sera froid et tout sera mort, Beethoven et Van Gogh avec.



— Il s'est passé un truc à Europe 1, récemment avec Jacques Paoli, qui s'est ensuite excusé.

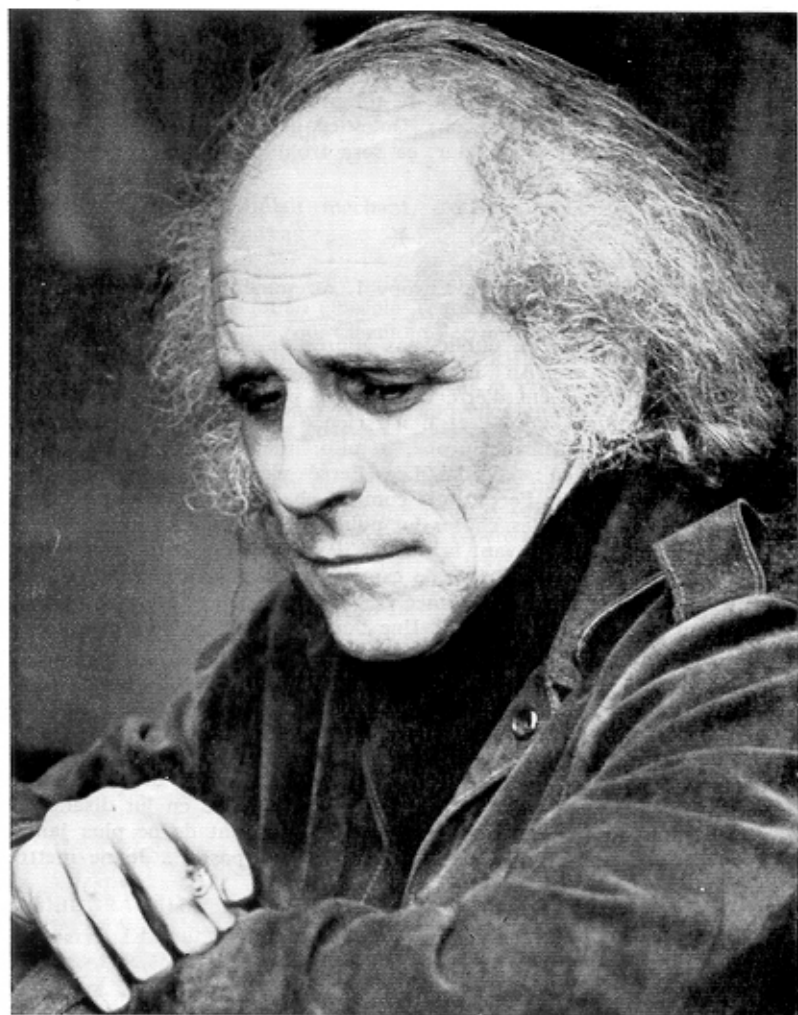
— Excusé ? Auprès du public, pas auprès de moi. Et en me trainant dans la merde, encore. Ah ! Ah ! Je te raconte les faits précis : « Benoît Misère », mon livre, vient d'être édité — un peu malgré moi, car je l'ai écrit il y a quatorze ans —, et il n'a rien à voir avec le chanteur que je suis. Un jour j'ai été à Europe, à midi, interviewé par un type qui commence comme ça : « Voilà, Léo Ferré vient présenter son livre « Benoît Misère », Léo Ferré qui, comme chacun le sait, possède une Rolls... » Alors j'ai mis les choses au point en lui disant que j'avais une DS break, qu'elle était devant la porte s'il voulait la voir, et que ce qu'il disait, il le disait avec un très sale esprit. Et je lui ai dit que j'avais les cheveux longs, comme ce petit mec de dix-huit ans qui s'est fait brûler devant son usine, dans la Sarthe. Une bonne femme est intervenue pour dire « mais Monsieur, c'était pour la sécurité », et je lui ai dit de la fermer. Et puis j'ai parlé du patron de cette usine en disant que dans PDG il y a PD. Bon, c'est grossier, et alors ? Je suis parti en disant que cette histoire était de toute façon beaucoup plus intéressante que mon livre. Le lendemain Paoli s'est excusé auprès des auditeurs en disant que j'avais été très grossier mais que, hein, venant de qui ça venait... Tu vois le truc. Alors j'ai écrit au directeur d'Europe en lui disant que pour moi son poste n'existait plus, en lui demandant de ne plus jamais passer mes disques à l'antenne. Il continue d'en passer... Je ne mettrai plus jamais les pieds dans cette baraque.



\* Extrait de *Rock & Folk*, mensuel, n° 48, janvier 71, propos recueillis par Ph. Paringaux.

— Et la presse ?

— Tiens, une autre histoire récente : Michel Lancelot, qui essaie de se recycler à la télévision, m'appelle un jour pour faire une émission avec Brassens et moi. J'arrive, on me dit que c'est une émission de Michèle Arnaud. Je refuse donc de la faire, car il y a un cadavre entre cette femme et moi depuis dix-sept ans. Depuis 1953 exactement. Là-dessus, arrive Georges qui me dit que je dois avoir mes raisons et que le mieux c'est qu'on s'en aille tous les deux avant qu'elle arrive. Lancelot se pointe, Georges l'engueule. Michel se défend en disant que c'est sa séquence à lui, comme Bouvard a la sienne, et Chancel aussi, etc. C'était tellement vrai que « France Soir » annonçait en gros titre « Michel Arnaud présente le duel Brassens-Ferré » ! Je m'en vais, Georges reste pour ne pas laisser tomber Michel. Le lendemain dans l'Aurore : « Dès que Léo Ferré a vu Brassens, il est parti. » Voilà. Il y a des journaux avec lesquels je ne travaillerai plus jamais : le Figaro, l'Aurore, Paris-Jour, et même Le Nouvel Observateur. Ils ne peuvent pas me blairer dans ce canard. Et pourtant ça s'appelle Le Nouvel Observateur ! Ah ! quand tu



*Léo Ferré en 1970 : la métamorphose.*

vois les journalistes, ils sont charmants, ils sont gentils, tu ne peux pas savoir. Quand je rencontre Monsieur Carrière du Figaro, il me dit « mon cher ami »... et c'est un sale type qui me poursuit de sa haine connue depuis vingt ans. Qu'est-ce que je lui ai fait ? Ce type n'est pas capable d'écouter. C'est un critique musical sourd ! Pourquoi ne me laisse-t-il pas tomber ? Pourquoi éprouve-t-il le besoin de parler de moi ? Une seule fois, connement, il m'a rendu un grand service pour ma publicité : il a voulu être méchant dans son article de l'année dernière, et il a fait un mot qu'on a repris nous-mêmes dans le programme tellement ça nous faisait marrer : il avait écrit « la clique de Nanterre est devenue la claque de Bobino ». Forcément, n'est-ce pas, à Nanterre il n'y a qu'une clique... pour le Figaro.

— Tu parles de choses réelles, pendant ton tour de chant, de choses qui dérangent.

— J'ai vu un type de la télé l'autre jour ; il venait de faire un reportage qui ne pouvait pas passer pour des raisons « techniques ». Les voilà, les raisons techniques : il avait été filmer une usine du côté de Puteaux, dans laquelle des jeunes filles de dix-sept, dix-huit ans — qui gagnent tu imagines combien — sont payées à la pièce pour attraper des morceaux de fer brûlants au sortir de la forme et les baigner dans l'huile. Elles ont des gants, évidemment, mais comme elles sont payées au rendement, elles les enlèvent ces gants. Elles sortent de là, le soir, avec des mains énormes, enflées comme des boudins. Elles ont dix-sept ans... C'est ignoble, ça, mais personne ne le sait. Et quand tu le dis aux gens, ça les emmerde ; ils t'en veulent de les avoir dérangés.

— De la musique sur ces choses-là, ça ne va pas trop bien. Je veux dire que faire une chanson d'une chose si terrible, ça se réduit à faire de la musique, quelque chose de joli qui dérange moins qu'une vérité crue. Les gens ont toujours tendance à prendre les chansons pour... des chansons, non ?

— Si. Et c'est pourquoi quand je parle de ces choses-là, je récite bien plus que je ne chante. Ça a bien plus d'impact.

— Tu vis comment ? Comme ces vieux anars dont tu parlais tout à l'heure ? En ermite ?

— Non, parce que j'ai des attaches. Je suis un sentimental. Mais je suis un type seul. J'ai été longtemps un chien en laisse et en collier. Un jour, j'ai enlevé le collier et la laisse. Je suis toujours un chien, mais libre.

J'aime bien aller en Italie. C'est bon, de se dépayser. Mais, tu sais, là-bas ils sont encore plus cons qu'ici pour les cheveux longs. « Capelloni », ils disent. Alors moi, avec ces cheveux à mon âge, tu penses qu'on me remarque partout, même si on ne me reconnaît pas. Et comme ça m'énerve, à chaque fois que j'entre dans un endroit public, je gueule « capelloni ! ». Les gens regardent ailleurs, horriblement gênés. Ils ont honte pour moi.



— Tu vas écrire d'autres bouquins ?...

— Je ne sais pas. Peut-être un sur l'Anarchie, sur la solitude, ma solitude. Et puis j'aimerais bien écrire un bouquin qui soit complètement inventé. J'aime bien écrire à la machine, ça donne aux mots un caractère définitif qui convient à mon âme d'imprimeur. Je fais de l'imprimerie. Bon, alors je me mets devant ma machine et je tape, je m'arrête pour réfléchir et je recommence. C'est comme ça que j'ai écrit ce

texte, « La violence et l'ennui » d'où j'ai extrait « Le chien » l'an dernier et, en complément, le début du « Chien » cette année. Le texte de « Comme si je vous disais », je l'ai écrit la veille de mon début à Bobino, dans une chambre d'hôtel. Parce qu'il fallait que je parle de ces choses-là, je le sentais depuis longtemps sans pouvoir le formuler. Un jour, c'est venu. Même chose pour « Quand je fumerai autre chose que des Celtiques ».

— On peut, un peu ?

— « Quand je fumerai autre chose que des Celtiques, je veux être drapé de noir et de raison, battre de l'aile au bord de l'enfer démocrate et cracher sur Trotsky, sur Lénine et Socrate, et qu'on dise de moi « mon Dieu qu'il était con. Il n'aimait rien de ce qu'on lui fit aimer et marchait seul devant le troupeau utopique, il croyait que l'amour c'est comme la musique, alors que votre amour c'est immatriculé ». Moi je suis con ma foi, mais fleur noire à la face. Fini le temps des bombes, aujourd'hui on transige, on groupuscule, on parlemente et l'on exige d'un mec à cheveux longs qu'il crame ou qu'il s'efface. Quand je fumerai autre chose que des Celtiques, je veux mourir là-bas, tout seul au bout du quai, tiré à quatre chiens dans la nuit camarade, avec à son piano mon hinou-sérénade qui n'y voit que la nuit pour mieux m'accompagner. Alors nous fumerons nos dernières Celtiques. »

— Qu'est-ce qui t'émeut ?

— Les gens intelligents. C'est merveilleux. C'est la seule chose qui m'émeuve, avec les chevaux fatigués qui vont à l'abattoir, avec les chiens aussi. L'intelligence, c'est l'amour.

— Tu fais un rapprochement entre les gens intelligents et les chevaux qui vont à l'abattoir ?

— Oui. Tous réunis. Oui. Souvent, les gens très intelligents deviennent indifférents. Ça me travaille, ça, j'aimerais bien être indifférent, être assis dans un fauteuil, comme au théâtre et attendre la mort.

— Qui vit avec toi ?

— Peu de gens, très peu. Des frangins, qui me sont arrivés par hasard. On ne choisit pas ses frères, ça n'est pas vrai. Ils arrivent ou n'arrivent pas.

— Et les gens qui font le même métier que toi ?

— Je n'en connais pas, je ne les vois pas. Ils sont « occupés », « affairés », ils sont « pris ». Et ils ne pensent qu'à eux-mêmes. Chaque matin ils se regardent dans leur glace en se disant « je suis le plus grand ». Comme si on ne venait pas toujours après quelques autres. Je sais bien, moi, que je suis le fils de quelqu'un, ou de quelques-uns. Mais je regrette qu'on ne puisse pas se rencontrer et discuter sans arrière-pensées, en se disant tout. C'est impossible. Et pourtant, je suis capable, moi, de faire ça. Et c'est peut-être parce que j'en suis capable que je ne trouve pas l'autre. Regarde Aragon : il est ce qu'il est politiquement, je m'en fous ; Aragon, c'est un anar dans le fond, il a été « drivé » par je ne sais quoi. Il est gentil, ce type, tu ne peux pas savoir, mais il a un grand problème dans sa vie : lui-même. Il faudrait pouvoir se mettre dans la tête des autres pour parler avec eux. Si je suis avec un maçon, eh bien je deviens maçon et je ne suis pas plus que lui, je ne le regarde pas avec des yeux d'intellectuel.

— Tu parles beaucoup de violence, dans ton tour de chant.

— Tu sais, la violence ça n'est pas forcément le coup de poing dans la gueule ou la mitraillette. Je crois que c'est avant tout une attitude intellectuelle. Dire non, mais en toute mauvaise foi, au fond, c'est ça. On parlait du général, tout à l'heure : eh, bien, même ses ennemis disent, « oui, quand même... ». Et moi je leur dis : « vous êtes marrons parce que moi, même si je pouvais penser « quand même », je m'en empêcherais. Parce que, mauvaise foi comprise, je ne suis pas d'accord ». Voilà, c'est ça la violence intellectuelle : l'emploi de la malhonnêteté pour une idée précise. Et puis, ça n'est pas important d'être malhonnête vis-à-vis de gens comme eux... C'est une attitude en face de ces gens-là, et Dieu sait si leur aplatissement devant cette mort somme toute parfaitement normale pour un vieillard me donne raison. Moi, je pleure en lisant un livre terrible, qui s'appelle « Les ouvriers ». C'est une somme d'interviews d'ouvriers ou de femmes d'ouvriers, et c'est tragique. Il faut le lire.

— Les ouvriers ne viennent pas à ton tour de chant.

— Je crois qu'ils ne peuvent pas. Mais je voudrais bien faire des choses pour eux. Je suis prêt.

— Va à eux.

— D'accord, mais comment ? Le temps, je m'en arrangerais ; l'argent aussi, car je chanterais pour rien. Mais qui va organiser ça, des concerts dans les usines ? Ce que j'ai fait à la Mutualité l'an dernier, j'ai essayé de le faire en province : personne n'est venu, ou presque. Les places à quinze francs étaient prises, celles à cinq francs vides. Alors ? Les gens vont voir Mireille Mathieu.



La SOCIÉTÉ GÉNÉRALE  
DE BANQUE

vous souhaite des heures  
musicales pleines  
d'agrément.

Le Centre culturel de Louvain peut vous aider à trouver  
des conférences

des récitals

des spectacles

des films...

aux meilleures conditions, sans intermédiaires coûteux.

Adresse: Mechelsevest, 6 - 3000 Louvain - Tél. 016/26508.

Un style jusqu'au bout des lèvres...

**CARLTON**

**CARLTON**  
*King Size*

**FILTRA**

65/00/00



# Schweppes

"INDIAN TONIC"